

Théâtre

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **34 (1896)**

Heft 47

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-195857>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— André Raulin... André Raulin...

Une blancheur de lys envahit soudain son visage, un tremblement nerveux agita son être, et fermant les paupières en murmurant une dernière fois le nom d'André, elle retomba évanouie sur son siège.

Avec une vivacité toute juvénile, dont je l'aurais certes cru incapable, M. Raulin franchit lestement les balustrades de nos deux balcons, et saisissant dans les siennes les mains inertes de madame Pasturel, de sa voix la plus douce disait :

— Marie... ma chère Marie... Revenez à vous, je vous en conjure... Oui... C'est bien moi, André...

Et, m'interpellant vivement :

— Viens m'aider à la transporter dans sa chambre.

J'enjambai aussitôt les balustrades et, en un tour de main, Madame Pasturel fut déposée sur son lit ; quelques gouttes d'eau fraîche jetées au visage suffirent pour lui faire reprendre connaissance.

En nous apercevant, elle ne put retenir un mouvement de surprise. Bientôt rappelée cependant au sentiment de la réalité, ses beaux yeux se remplirent de larmes et, avec un sourire enchanteur, plaçant sa main dans celle de M. Raulin :

— Je suis bien heureuse de vous voir, André.

Par discrétion, je m'esquivai au plus vite pour les laisser seuls, fort surpris du reste de cette reconnaissance.

Une heure après, toujours par le même chemin, M. Raulin reparut dans ma chambre. Sous le coup de la plus vive émotion, il se contenta de me lancer ces mots :

— Ne m'interroge pas aujourd'hui... Plus tard, je te raconterai tout.

Et, sans autre parole, il ouvrit la porte et descendit l'escalier.

Ce ne fut pas lui qui me déchiffra l'énigme, mais Mme Pasturel elle-même. Voici sa narration :

« Orpheline de bonne heure, sans fortune, quelques billets de mille francs seulement, à la mort de mon père, je quittai Chêrenéc-le-Roussel pour venir m'installer chez une vieille tante, madame Mauger, à Juvigny-le-Tertre.

Comme dans les petits centres, tout le monde se connaît à Juvigny-le-Tertre, et des relations de bon voisinage existaient entre ma tante et la famille Raulin.

Du même âge, André et moi nous grandîmes ensemble, nous voyant tous les jours, et avec les années, à l'amitié succéda un sentiment plus tendre. Il m'aima et je lui donnai toute mon âme.

Hélas ! nous avions compté sans les exigences mondaines et l'inflexible volonté paternelle !

Quand sonnèrent mes dix-neuf ans, madame Raulin me prit à part et me dit :

— Tu aimes André et lui-même voudrait t'épouser ; mais tu ne seras jamais sa femme. Outre la similitude d'âge, déjà premier obstacle, il en existe un autre bien autrement grave : ton défaut de fortune.

Or, mon fils n'est pas assez riche pour deux, et ni son père, ni moi ne donneront notre consentement à ce mariage. A ce sujet, tiens-toi pour dûment avertie.

Si tu aimes André, et je le crois, tu lui en fourniras la preuve la meilleure en renonçant à lui et en n'entravant pas son avenir.

Ta tante est au courant de tout et, se rendant à mes raisons, elle partage mon avis.

Encore une fois et pour la dernière, sache-le bien, notre décision est irrévocable. »

A la suite de cette déclaration, je tombai très sérieusement malade et, pendant un mois, je fus entre la vie et la mort ; mais la jeunesse tient en réserve tant de forces vives que je pus échapper au danger.

Durant ma convalescence, je ne consentis à recevoir personne ; puis, une fois guérie et forte, sans dire adieu à aucuns, je partis pour Paris où l'on m'avait trouvé une place, rue du Bac, n° 51, dans une maison de mercerie.

J'y suis restée trente ans. Dame ! au début la vie me parut dure, car les appointements étaient maigres ; mais ils augmentèrent à la longue et mes excellents patrons, en considération des services rendus, m'associaient un jour pour une part dans leurs bénéfices. De là mes économies et la situation indépendante dont je jouis.

A maintes reprises, j'ai trouvé l'occasion de me marier ; mais, fidèle à ma première affection, à mon pur et chaste amour, je refusai toutes les propositions.

Entre temps, d'une façon indirecte, j'appris le mariage de M. Raulin ; mais je ne le revis jamais. Et

pourtant, l'autre jour, je le reconnus sur-le-champ !

André m'a appris depuis qu'il m'avait, en vain, cherchée partout ; qu'il m'avait attendue cinq années et qu'enfin, désespérant de me retrouver et cédant aux pressantes instances de sa famille, il s'était décidé à prendre femme.

Sans vous, très probablement, nous serions toujours restés étrangers l'un à l'autre.

Le dimanche suivant, dans le salon de la rue du faubourg Saint-Martin, avant de nous mettre à table, M. Raulin me dit :

— Tu serais bien gentil de ne pas disposer de ta soirée de jeudi et de venir dîner avec nous.

— Très volontiers.

Aussitôt madame Lamblin ajouta :

— Vers cinq heures, mon mari et moi, nous passerons rue Mazarine pour prendre madame Pasturel, ma future belle-mère que j'aime déjà de tout mon cœur, et nous vous ramènerons... Il s'agit en effet du repas des fiançailles, acheva-t-elle avec un bon sourire.

— Le jour de mes noces, tu voudras bien, Henri, continua M. Raulin, me servir de garçon d'honneur ?... N'est-ce pas la cause de mon mariage ?...

— Avec le plus grand plaisir, lui répondis-je.

Un mois après, le curé de Saint-Sulpice donna la bénédiction nuptiale à ce couple sexagénaire, tout rayonnant de calme bonheur et de joie contenue.

Rien de charmant comme le dîner qui en fut l'accompagnement. Suivant la bonne coutume d'autrefois, on y chanta au dessert et, figurant en face de leur fille et de leur gendre, M. et Mme Raulin ouvrirent le bal.

C'est l'unique fois de ma vie que j'ai rempli les fonctions de garçon d'honneur.

Henri DATIN.

La représentation, par la **Muse lausannoise**, de la pièce de Ribaux, *le Roman d'un jardin*, a eu, mardi, grand succès. La salle était garnie. La *Muse* possède des amateurs d'un réel talent — demoiselles et messieurs — et nous les félicitons tous bien sincèrement. Toutes nos félicitations aussi à la *Fanfane lausannoise*, qui prêtait son précieux concours.

Nous avons reçu un nouveau « Règlement des Jeux de cartes », joli tableau chromo-lithographié en deux couleurs, contenant la règle de tous les jeux de cartes en faveur dans notre pays. Ce tableau est en vente chez l'éditeur, M. Ch. Apothéloz, Case 2985, Lausanne, pour le prix de fr. 1. (Voir aux annonces).

Plus de douceur que de beauté
Me semble aux femmes nécessaire.
Plus d'éclat que de vérité
Chez un auteur ne me plaît guère.
Pour être heureux, il faut avoir
Plus de vertu que de savoir,
Plus d'amitié que de tendresse,
Plus de conduite que d'esprit,
Plus de santé que de richesse,
Plus de repos que de profit.

THÉÂTRE. — La représentation de jeudi comptera certainement parmi les plus réussies et les plus amusantes de la saison. Dans la salle bien garnie, ce n'a été qu'un long éclat de rire, une gaîté générale.

La *Mégère apprivoisée*, cette pièce si originale, dont quelques scènes rappellent le théâtre de Molière, a été interprétée à la satisfaction de tous. Dans le rôle de Catharina, Mme d'Athis s'est vraiment distinguée. Avec une gradation habilement menée, elle nous a montré comment la femme démon, la femme au caractère le plus irascible, peut s'améliorer, sous certaines influences, et passer à la douceur de l'ange.

M. Scheler, qui, dans le rôle de Pétruchio, nous a si bien démontré la manière d'apprivoiser une mégère, a été excellent et comique au possible. Rien de forcé : toujours dans la note, toujours très naturel.

Nos sincères compliments à ces deux artistes, ainsi qu'à ceux qui, dans des rôles moins importants et moins accentués, les ont si bien secondés.

En résumé, vrai succès ; pièce à redonner et que nous ne saurions trop recommander à tous ceux qui veulent passer une agréable soirée. Demain dimanche : Les **Filles de Marbre** et le **Fiacre** 117.

Le terroir. — Nos agronomes vaudois ne sont, qu'il nous soit permis de l'avouer, que de véritables petits garçons à côté des agronomes d'outre-Jura. La preuve en est dans le fait suivant :

Le prince Napoléon était en séjour dans sa belle propriété de la *Bergerie*, près Nyon. Après un diner copieux, il fit le tour du domaine, accompagné de nombreux convives, parmi lesquels se trouvait un de ses compatriotes, grand amateur de viticulture, et, partant, fort expert dans la matière.

Le prince profita de la présence de ce dernier pour lui faire part du projet qu'il avait fait de transformer une partie de cette propriété en vignoble, et lui demanda ce qu'il en pensait.

A cette question posée par l'Altesse, le célèbre viticulteur se baisse, prend une pincée de terre et la porte gravement à sa bouche, en s'abîmant dans une profonde méditation.

— Eh bien, demande le prince, que dites-vous de ce terroir ?

— Prince ! répondez avec enthousiasme l'illustré agronome, *pur médoc !*

Pour les Arméniens.

Nous avons encore reçu le produit d'une souscription ouverte au *café du Port*, de Pully.

Fr. 10 —
60 —
70 —

Oufs à la coque. — Vous trouverez sans doute qu'il est superflu de vous indiquer comment il faut cuire à point un œuf à la coque. Pas tant que ça. Voici deux manières excellentes d'y procéder, qui ne sont pas connues de tout le monde.

On ne prend que des œufs tout à fait frais ; on les plonge dans l'eau bouillante, et après les avoir laissés bouillir pendant deux minutes seulement, on retire la casserole du feu, on la couvre et on laisse pendant deux minutes encore les œufs ainsi couverts afin qu'ils fassent leur lait.

Une autre manière de les cuire à point, c'est de retirer la casserole du feu sitôt qu'on les a plongés dans l'eau bouillante ; de couvrir alors la casserole et d'y laisser les œufs pendant cinq minutes.

On les sert sous une serviette après les avoir égouttés.

Boutades.

Balandard arrive chez son ami Badurce au moment où l'épouse de ce dernier est en train de lancer les meubles à la tête de son seigneur et maître et de briser la vaisselle.

— Bigre ! s'écrie Balandard, heureusement que j'arrive pour vous raccommode !

— Si tu tiens absolument à raccommode quelque chose, dit Badurce furieux de l'intervention, raccommode la vaisselle.

C'était pendant les fêtes franco-russes. On louait des fenêtres dans les rues où devait passer le Tsar. Alléchée par l'écriture tentateur, une famille de provinciaux pénètre dans la loge du concierge d'une maison de la rue X...

— Combien vos fenêtres ?

— Cinq francs par tête.

— Accepté !

— Seulement je dois vous prévenir qu'elles donnent sur la cour.

On parle de la noblesse entre gentilshommes du Midi :

— Moi, dit l'un fièrement, ma noblesse est claire comme le jour ! Elle se perd dans la nuit des temps...

AVIS AUX NOUVEAUX ABONNÉS.
— Les nouveaux abonnés pour l'année 1897 recevront gratuitement le **CONTEUR** jusqu'à la fin de l'année courante.